

Au CHU de Poitiers, ce généticien recherche les causes de l'autisme

Le Docteur Matthieu Egloff, médecin biologiste spécialisé en génétique, mène une étude pour déterminer l'impact environnemental sur les troubles autistiques. La première phase est lancée.

Pour commencer, pouvez-vous nous dire ce que l'on sait, aujourd'hui en 2022, sur l'autisme ?

Docteur Matthieu Egloff :

« On parle aujourd'hui de troubles neuro-développementaux, parmi lesquels on trouve les troubles du spectre autistique. Un enfant sur 100 est touché en France. On est à un sur 160 au niveau mondial. Il y a trois fois plus de garçons que de filles et on ne sait toujours pas en expliquer la raison. En général, le diagnostic est fait sur la période juste entre l'enfance et l'adolescence. »

« Dans 70 % des cas, on ne connaît toujours pas la cause »

Constate-t-on une évolution dans les diagnostics ?

« La courbe est exponentielle. Dans les années 70, on était à un pour 10.000. Entre 1970 et 2010, ça n'a cessé de grimper. On s'est dit que les critères de détection étaient plus efficaces. Qu'il était de moins en moins stigmatisant de se faire diagnostiquer. Mais depuis 2010, ça continue d'augmenter et ça, on ne se l'ex-



Le Dr Egloff recherche les causes de l'autisme pour son projet de thèse universitaire afin de devenir maître de conférences.

plique pas puisque, désormais, les causes génétiques sont connues. De ce point de vue-là, c'est stable donc c'est logique. Quand on cherche, aujourd'hui, les mutations génétiques qu'on connaît, on est à 30 % des cas. Donc dans 70 % des cas, on ne sait pas quelle est la cause... »

La recherche que vous portez sur les marqueurs

épigénétiques découle de ce constat, quel est votre projet ?

« Pour les cas qui ne sont pas liés à une mutation génétique, est-ce que ce ne serait pas lié à des facteurs de risque environnementaux (toxiques, médicaments, perturbateurs endocriniens, plastique...), c'est la question que nous posons. Ces facteurs environnementaux

agiraient directement au niveau de l'ADN, il faut donc identifier ces traces laissées sur l'ADN, c'est ce qu'on appelle les marqueurs épigénétiques. »

Vous êtes dans la première phase de recherche sur des souris, expliquez-nous...

« On utilise des souris qui suivent toutes une grossesse iden-

tique (même régime alimentaire, même environnement). La seule différence, certaines sont exposées à un médicament antiépileptique (type Dépakine) ou à une molécule mimant une infection virale (comme la grippe) et d'autres ont un placebo. Une comparaison sera effectuée sur les marqueurs identifiés dans le sang et le cerveau. On va prélever environ 96 échantillons sur 50 souris. »

L'étude complète va durer 24 mois, quelle sera la deuxième phase ?

« Là, tout est fait au CHU de Poitiers. La deuxième étape sera collaborative avec Montpellier ou Paris, cela dépendra des premiers résultats. On cherchera ces marqueurs sur une cohorte de patients autistes dont les mères ont pris de la Dépakine pendant la grossesse ou des patients sans aucune piste de cause. »

À terme, quel gain pour les personnes atteintes de ces troubles ?

« Si on obtenait la preuve de la causalité, on pourrait développer un test diagnostic à partir d'une simple prise de sang et identifier des cibles thérapeutiques potentielles. »

Propos recueillis par
Delphine Blanchard

(Photo CHU de Poitiers)